

LA JEUNESSE D'UN POÈTE

FRÉDÉRIC MISTRAL

I. — Le mas du juge.

Sur les collines de Provence, chaudes de soleil, abrité sous une touffe d'oliviers dont le vent rebroussait les feuilles couleur d'argent, le mas du juge s'élève aux écarts du petit village de Maillane. Maillane, dont le nom vient du mois de mai, écrira plus tard Frédéric Mistral.

Pour l'instant, c'est maître François Mistral qui possède la grande ferme et règne sur tout un peuple de valets et de servantes. Il surveille les champs craquant de soleil où, la moisson terminée, les glaneuses récoltent les épis oubliés, tombés à l'écart des gerbes. Parmi les jeunes filles qui travaillent en chantant, il a remarqué un frais visage souriant sous le grand chapeau de paille :

« Holà, mignonne! d'où donc es-tu? »

— Maître François, je suis Délaïde, la fille du maire de Maillane.

— Comment la fille du maire va-t-elle glaner? » s'écrie maître François tout surpris.

Et la jeune fille, avec un sourire malicieux :

« Maître François, nombreuse est la famille qui se réunit autour de notre huche. Nous sommes six filles et deux garçons. C'est pourquoi, quand nous demandons quelque coiffe de dentelle ou quelque ruban neuf, notre père ne manque point de nous répondre : « Qui veut de la parure la gagne. » Voilà pourquoi, maître François, vous me voyez glaner dans vos champs. »

Maître François se mit à rire. Quelques mois plus tard, il épousait la jolie Délaïde.

Ce fut le 8 septembre 1830, par une chaude après-midi toute crissante de cigales, que le petit Frédéric vint au monde. Dès qu'il sut se tenir sur ses jambes, il n'eut point de plus grand plaisir que de parcourir le domaine sur quoi régnait son père, et qui lui semblait infini. Il y avait les étables où mugissaient les bœufs, la bergerie emplie d'agneaux sur qui veillait le chien Labrit, les granges où s'entassaient olives et froment; il y avait les champs fraîchement labourés où les pas du petit homme s'efforçaient bravement de suivre les grands pas des valets de ferme; il y avait... il y avait...

Il y avait surtout le ruisseau.

Le ruisseau coulant, babillant, frétilant sur les pierres; le ruisseau fleuri de menthe et d'iris, survolé de libellules vertes et bleues; le ruisseau où Frédéric fit maintes escapades qui lui valurent maintes fessées.

Celle-ci, par exemple.

Notre héros avait alors quatre ou cinq ans. Il portait encore des jupons. C'était une belle journée d'été, luisante de soleil. Maître François et dame Délaïde surveillaient, sur l'aire, le rythme des vans qui criblaient le froment. Une poussière d'or blondissait toutes choses.

Frédéric s'en était allé, à petits pas, jusqu'à son cher ruisseau. Et qu'y avait-il au milieu de l'eau, je vous le demande, sinon une touffe de glaïeuls en fleurs, jaunes comme l'or en fusion? Le petit homme émerveillé tendit les bras vers les fleurs, avec un tel élan, qu'il s'en fut piquer une tête au milieu du ruisseau.

« Floc! »

Accourue au bruit, Délaïde eut tôt fait de repêcher l'amateur de fleurs, qu'elle emporta tout trempé jusqu'au mas. Il fallut lui ôter robe, souliers, bas et chemise et lui mettre sa robe du dimanche et ses sabots vernis. Bien et dûment calotté, Frédéric, tout en pleurs, promit de ne plus retourner au ruisseau.



LES JEUNES FILLES TRAVAILLAIENT EN CHANTANT (p. 1).

Mais le moyen? Elles étaient si belles, les fleurs d'or... Il ne voyait rien d'autre que leur splendeur épanouie. Cinq minutes plus tard, de retour au bord du ruisseau, penché vers la touffe de glaïeuls :

« ... Floc! »

« Maîtresse! maîtresse! je crois que le petit est encore tombé à l'eau! »

Ah! cette fois, mes enfants, quelle calotte! quelle calotte sur les joues de Frédéric. La robe du dimanche s'en alla rejoindre celle qui séchait déjà sur une claie, devant la porte; et tout en enfilant à son fils le seul vêtement qui restât : « Et c'était sa belle robe de velours, celle qu'on réservait aux grandes fêtes! » Délaïde le secouait d'importance :

« Petit vaurien! petit monstre, qui gâtes tous tes habits! Retourne-y encore, à ton ruisseau, que je t'y voie!... Tiens, va-t'en garder les poules, et ne t'avise pas de quitter notre cour! »

Oui, mais... quel aimant attire donc l'enfant vers ce maudit ruisseau?

Tout secoué de sanglots, Frédéric s'est assis au milieu des poules qui picorent sagement dans la cour. Mais, sans qu'il sache comment, le voilà debout, le voilà descendant le pré vers la touffe de glaïeuls en fleurs. Qu'ils sont beaux! absolument il les lui faut. Mais cette fois-ci, il ne tombera pas, oh non! Il va se cramponner bien fort à cette touffe d'herbes. Ainsi!

Cramponné d'une main, il étend l'autre vers les glaïeuls dorés. Patatras...

« Floc! »

La touffe d'herbe a cédé : Frédéric a piqué une tête au milieu du ruisseau.

Cette fois, c'est dans son lit qu'il va finir la journée...

Mais quand il s'est endormi à force de sangloter, l'incorrigible amateur de glaïeuls s'en vint à rêver que la touffe d'or est en sa possession. Il voit les fleurs, il les respire, il les touche. Et de fait,

au pied de son lit, s'amoncellent les corolles dorées. Maître François est allé lui-même les cueillir, par pitié pour l'impénitent. Et Frédéric, les yeux encore gonflés d'avoir versé tant de larmes, se met à rire en pressant les fleurs dans ses bras.

II. — Années d'école.

Quand vient la fête de Noël, c'est toute une assemblée qui se réunit dans la grande salle du mas. Il y a Nanounet, la mère-grand,



C'EST DANS SON LIT QU'IL VA FINIR LA JOURNÉE (p. 4).

et le grand-père de Frédéric, et les six tantes avec leurs frères et leurs maris : tante Jeanneton et tante Madelon, tante Bourdette et tante Poulinette, tante Rion et tante Lisa, — et les grand-tantes, et les cousins, et les cousines, — sans parler de l'oncle Bénoni, qui

connaît un nombre inépuisable de contes et légendes. De quoi charmer dix veillées de Noël, pour le moins.

Les valets s'en étaient allés de bonne heure, retournant chacun dans sa famille pour la durée des fêtes. Dame Délaïde leur avait donné à chacun, dans une serviette blanche, les présents accoutumés : une galette, une rouelle de nougat, un fromage, une poignée de figes sèches, une salade de céleri et une bouteille de vin cuit.

Dans la grand-salle attendait la table couverte d'une nappe blanche. Mais d'abord, la famille s'en allait en chœur au bûcher, chercher la bûche de Noël. Que ce fût le tronc d'un arbre fruitier, c'était de tradition; de tradition aussi que chacun aidât à la porter, depuis l'aïeul jusqu'au petit Frédéric, le dernier-né. Trois fois la bûche faisait en cérémonie le tour de la cuisine; et quand on l'avait enfin posée dans l'âtre, maître François l'arrosait d'un verre de vin cuit tandis que tous ensemble criaient :

« Allégresse! Allégresse! Noël! Noël! »

Puis on se mettait à table et le festin commençait avec le défilé des plats de Noël : morue frite et escargots, salade de céleri, galettes à l'huile, et les figes sèches, le nougat et les raisins secs, sans oublier le pain de Noël dont le quart était réservé au premier pauvre qui viendrait à passer.

Les pauvres n'étaient pas non plus négligés aux fêtes du premier de l'an : ce jour-là, c'étaient deux fournées entières de pain que Délaïde leur distribuait.

Ainsi, dans la bonté et dans la joie grandissait le petit Frédéric.

Quand il eut huit ans, maître François s'avisa qu'il était temps de lui apprendre à grandir aussi dans le travail. C'est pourquoi, portant son goûter dans un panier et trois feuilles de papier avec une plume d'oie dans un petit sac de toile bleue, Frédéric fit son entrée à l'école du village.

Las, mes amis! quel piteux écolier fut tout d'abord notre héros. Ni l'alphabet, ni l'écriture, ni les chiffres, ne trouvaient à se loger



DANS LA GRAND-SALLE ATTENDAIT LA TABLE COUVERTE
D'UNE NAPPE (p. 6).

dans sa tête; on eût dit qu'elle ne pouvait contenir que le soleil, les cigales et les fleurs de glaïeul. Quand il s'en allait le matin, trottant vers son école et tout pétri de bonnes résolutions :

« Ohé, Frédéric! criaient ses camarades, embusqués au coin de quelque haie : laisse-là ton école et viens-t'en aux noisettes avec nous! »

Et Frédéric laissait là son école et s'en allait aux noisettes. A moins que ce ne fût aux mûres, aux champignons, ou bien encore à la chasse aux escargots.

Tant et si bien que le maître d'école se plaignit à maître François, qui s'en prit à son rejeton :

« Si je t'y prends encore, mon Frédéric, à manquer l'école, tu recevras une fessée aussi longue que d'ici à Pâques... »

Pour le coup, Frédéric se tint tranquille trois jours durant. Mais le quatrième jour :

« Ohé, Frédéric! viens-tu aux écrevisses? »

Et Frédéric s'en fut aux écrevisses.

A peine s'était-il déchaussé, barbotant dans l'eau avec une demi-douzaine de polissons comme lui, — devinez un peu, qui surgit au bord du ruisseau? Maître François, mes amis! Maître François en personne!

Frédéric devint tout pâle. Mais son père, sans élever la voix :

« Tu sais ce que je t'ai promis, mon garçon. Bon pour toi, quand tu rentreras ce soir à la maison. »

Rentrer à la maison? C'est bien simple : pour échapper à la fessée, Frédéric n'a qu'à ne point rentrer à la maison...

C'est ce qu'il fit. S'étant rechaussé en hâte, Frédéric prit bravement à travers champs et s'en fut...

Et il s'en fut. Il s'en fut jusqu'au moment où, le soir tombant sur la campagne, l'appétit se fit sentir, avec le désir de trouver un gîte. Frédéric se dirigea vers une cabane dont fumait la cheminée, à l'autre bout d'un pré.

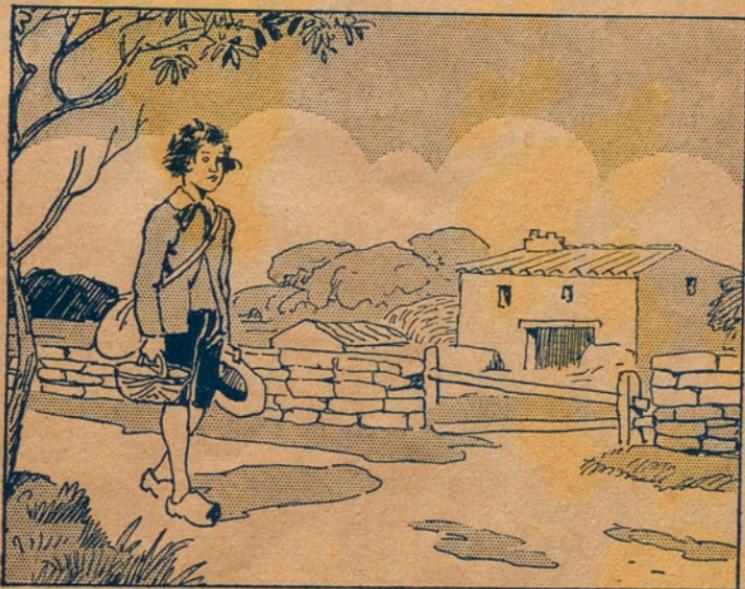
« Mère-grand, dit-il poliment à une vieille femme qui taillait

la soupe, assise sur la pierre du seuil, je me suis sauvé de Maillane.
Me voulez-vous donner un peu de soupe? »

Il avait escaladé les marches du perron.

La vieille le regarda de travers.

« Petit, dit-elle, nous allons faire un concours. Et le gagnant



PORTANT SON GOUTER DANS UN PANIER, IL FAIT SON ENTRÉE
A L'ÉCOLE (p. 6).

aura sa part de soupe. Nous allons voir qui sautera le plus loin
de nous deux. C'est dit?

— C'est dit », répondit fièrement l'enfant en se plantant à côté
de la femme.

Tous deux agitèrent les bras pour prendre plus d'élan.

« Un! dit l'enfant.

— Deux! dit la vieille.

— Trois! » dit Frédéric en sautant de toutes ses forces à bas du perron.

Vlan!... La vieille femme fit claquer la porte et poussa le verrou, tout en criant à l'enfant déconfit :

« Veux-tu bien vite rentrer chez toi, méchant poulain échappé! »

La nuit tombait, la faim tenaillait notre héros, et ses jambes étaient raidies de fatigue. Boitillant bas, il s'en fut tout seulet en ravalant ses larmes. Hélas! où étaient à cette heure la chaude cuisine du mas, la soupe odorante de dame Délaïde, les baisers maternels... voire même la fessée de maître François?

Frédéric trouva abri au fond d'une grange, où trois bohémiens qui vagabondaient par le pays s'en vinrent coucher à leur tour, lui causant une peur horrible. Comme ils n'étaient pas sans avoir quelques larcins sur la conscience, ils voulurent empêcher l'enfant de les dénoncer et l'enfermèrent, en s'en allant, dans un vieux tonneau défoncé où notre voyageur s'endormit à force de larmes, et ne manqua point de faire toute une série de cauchemars.

Aussi, quand le lendemain il réussit à sortir de son tonneau et à retrouver son chemin jusqu'au mas maternel, quelle joie, et quelles résolutions de ne plus courir les grands chemins...

Au reste, maître François chercha pour Frédéric une école plus savante que la petite école du village, plus disciplinée aussi. Et c'est ainsi que notre héros fut mis en pension chez M. Donnat, à Saint-Michel-de-Frigolet.

Quelle délicieuse pension que la pension de M. Donnat!

Figurez-vous un ancien couvent, immense et délabré, empli de couloirs, d'escaliers, de recoins de toutes sortes, fort commodes pour jouer à cache-cache. Vivait là une joyeuse bande d'écoliers, sous la férule paternelle de quelques maîtres et sous la surveillance de la vieille mère de M. Donnat. Il y avait même un cuisinier nègre qui faisait la joie des enfants!

Le couvent s'élevait sur une colline toute parfumée de thym, toute parsemée de genévriers et de chênes-verts; et c'était là la cour

de récréation : sitôt la classe finie, hop! les enfants s'éparpillaient comme une volée de moineaux et disparaissaient dans les vallons voisins. Mais quand la cloche sonnait au clocher de l'ancien couvent, hop! écoliers de revenir au logis, et de se remettre à l'histoire, à la géographie et au latin. Car on ne jouait pas seulement, à



« MÈRE-GRAND, VOULEZ-VOUS ME DONNER UN PEU DE SOUPE? »
(p. 8).

Saint-Michel-de-Frigolet, on y travaillait aussi de bon cœur, et c'est là que Frédéric prit le goût de l'étude.

« Mon père, apportez-moi, s'il vous plaît, des livres et du papier », avait écrit l'écolier, lorsqu'il devint interne à la pension de M. Donnat.

Et maître François, monté sur le mulet Babache, d'apporter à son fils le *De viris*, l'*Epitome*, avec une cruche d'encre, un buis-

son de plumes d'oie et une telle provision de papier que Frédéric devait en avoir jusqu'à la fin de ses études.

Toutefois, ce n'est point à Saint-Michel-de-Frigolet qu'il devait les terminer. Le pauvre M. Donnat s'étant ruiné, les maîtres, les enfants et jusqu'au cuisinier nègre furent obligés de s'en aller chercher fortune ailleurs. Et les écoliers, par petites bandes, portant leurs livres sous leurs bras, s'en retournèrent chacun au mas paternel.

Ce fut l'oncle Bénoni — l'oncle aux légendes — qui conduisit Frédéric à sa nouvelle pension, « en Avignon », comme on dit en Provence. Notre héros avait alors quatorze à quinze ans.

Dans sa pension d'Avignon, le jeune Mistral se lia d'amitié avec l'un de ses professeurs, qui était, de surcroît, poète provençal : Joseph Roumanille. L'amour des vers et du doux parler de Provence les rapprochèrent; et là commença une amitié qui devait durer autant qu'eux.

III. — Le baccalauréat.

Quand Mistral eut terminé ses études, il s'agit pour lui d'affronter l'examen du baccalauréat, qui en était le couronnement et qui ouvrait les portes de nombreuses carrières. Cet examen se passait alors, pour les jeunes gens de sa région, à Nîmes.

Maître François remit à son fils quelques écus dans un petit sac de toile, dame Délaïde plia dans un linge blanc l'habit des dimanches et deux chemises bien repassées. Frédéric prit en main son bâton de voyage, fait d'un cep de vigne nouveau et contourné, et en route! Il partit par les chemins poudreux et ensoleillés, tantôt répétant dans sa tête quelques règles de grammaire latine, tantôt composant des vers provençaux qu'accompagnaient, comme un rythme de tambourin, les joyeux crissements des cigales perdues dans les touffes de thym.

Nîmes! les arènes, la Maison Carrée! Nîmes et ses jardins,

Nîmes et ses fontaines, Nîmes et ses pierres dorées par le soleil, Nîmes et les souvenirs d'histoire qui se lèvent de chacun de ses pavés. Mais pour Frédéric, ce jour-là, Nîmes était seulement le lieu de son examen, l'endroit où il allait échouer ou vaincre.

De toutes parts affluaient les jeunes gens des environs, vêtus de leurs plus beaux atours et accompagnés qui, de leur père, qui, de leur mère, venus pour les encourager et assister à leur succès. Mistral, perdu au milieu des autres, gagna l'hôtel de ville et affronta la version latine, dont le texte fut dicté aux candidats. Après quoi, en attendant les épreuves orales qui devaient avoir lieu le lendemain, il s'en fut par la ville, admirant ses beaux monuments et cherchant quelque modeste gîte où se loger pour la nuit.

Il finit par découvrir, à l'enseigne du « Petit Saint-Jean », une auberge accueillante et fraîche, toute bourdonnante du sonore parler provençal; les maraîchers des environs en avaient fait leur quartier général et s'y pressaient, aux jours de marché, autour des charrettes dételées et des camions chargés de légumes et de fruits.

Mistral se glissa dans la grand-salle et s'assit modestement au bout de la longue table. Des propos s'échangeaient gaiement entre paysans, concernant le marché, le cours des aubergines et des tomates; puis ses voisins en vinrent à l'interroger :

« Et vous, camarade? Etes-vous aussi venu pour le marché?

— Non, répondit timidement notre héros; je suis venu pour passer bachelier.

— Bachelier? bachelier? qu'est-ce que cela veut dire? s'écrièrent en riant les maraîchers. N'est-ce point *batelier* qu'il veut dire?

— Batelier? le pauvre se figure-t-il donc que le Rhône coule à Nîmes? Quel bateau s'imagine-t-il trouver par ici? »

Mistral se mit en devoir d'expliquer, tant bien que mal, ce que c'était qu'être bachelier.

« Quand nous avons terminé nos études, disait-il, et que nos maîtres nous ont enseigné tout ce qu'ils savent, alors nous venons à

Nîmes passer des examens devant des messieurs très savants. Et si nous réussissons, nous sommes nommés bacheliers, après quoi nous pouvons devenir médecins, notaires, sous-préfets... On nous a posé aujourd'hui les premières questions et, demain, nous achèverons de subir nos épreuves. »

Du coup, toute la tablée s'était tue, écoutant bouche bée le jeune homme.

« Oh! oh! crièrent enfin ses voisins, nous aimerions bien savoir si vous réussirez, garçon! Mais dites-nous un peu ce que l'on va vous demander? »

— Oh! l'on peut nous questionner sur tout ce que nous avons appris dans les livres! Sur l'histoire et la géographie, par exemple, sur le latin et les mathématiques, sur le grec et la physique, sur l'astronomie, sur...

— Pauvre garçon! ce n'est pas étonnant qu'il soit tout pâlot, s'il a dû se mettre dans la tête tout ce que contenaient ses livres! s'écria le voisin de Mistral, un plaisant compagnon que l'on surnommait le « Remontrant » et qui s'amusait à taquiner le jeune homme, l'ayant pris en amitié. Hé! dites-nous un peu, pour voir, ce que vos messieurs très savants pourront vous demander demain?

— Eh bien, par exemple, les noms de toutes les contrées de la terre, de tous les fleuves, de toutes les rivières, de toutes les mers, de...

— Et vous demandera-t-on pourquoi la mer est salée?

— C'est qu'elle contient du chlorure de sodium, répondit Mistral, du...

— Oh! que non! repartit le Remontrant sans sourciller. Je me suis laissé dire, à moi, que si la mer est salée, c'est à cause des navires chargés de sel qui, depuis que le monde est monde, ont fait naufrage au fond des océans! »

Et tous de rire.

Un instant interdit, Mistral se mit à rire avec les autres. Déjà son voisin reprenait :

« Et que vous demandera-t-on encore, camarade? »



MAITRE FRANÇOIS, MONTÉ SUR LE MULET BABACHE (p. 11).

— Eh bien, les dates de toutes les batailles qui se sont livrées chez tous les peuples : chez les Grecs, chez les Romains, chez les Perses, chez les Français... On nous demandera encore, je suppose, ce que c'est que la pluie, l'orage, la gelée blanche; d'où vient l'origine du vent...

— Par conséquent, garçon, interrompt en riant le Remontrant, vous devez bien savoir d'où vient le mistral? (1) Est-il vrai, comme on me l'a conté, qu'il souffle à travers un rocher troué? Si l'on bouchait le trou, jamais plus ne soufflerait le mistral. »

De nouveaux éclats de rire parcoururent la tablée. Mis en verve à son tour, Frédéric reprenait de plus belle :

« On nous demandera le nom de tous les animaux, des oiseaux, des poissons, des reptiles, des...

— Ohé, Ohé, camarade! (c'était encore le Remontrant). Et la Tarasque (2), qu'en disent vos livres? Je parierais bien qu'ils n'en disent rien, tout savants qu'ils sont! Vous a-t-on jamais conté l'histoire de la Tarasque, qui dévastait tout le Tarasconnais à dix lieues à la ronde, et qui fut apprivoisée par sainte Marthe? Comment la sainte, l'ayant été quérir sans frayeur jusqu'au fin fond de son repaire, la ramena en laisse au bout de sa ceinture bleue? Hé, mon petit, contez-leur donc cela, à vos messieurs très savants! »

Mais Frédéric assura qu'on ne l'interrogerait point sur la Tarasque.

« C'est dommage, reprit le Remontrant d'un ton chagrin. J'aurais pu, moi, vous en dire long sur son compte : car j'ai visité sa tanière, à Tarascon, et même le lieu où elle fut enterrée. Savez-vous bien qu'elle avait trois cornes, dont une sur l'extrémité du nez? La queue couverte d'écailles et coupante comme le tranchant

(1) Vent violent qui souffle fréquemment en Provence.

(2) Sorte de dragon légendaire, dont les aventures sont encore contées à travers toute la Camargue. On prétend que la ville de Tarascon tire son nom de la Tarasque.

d'une faux? et crachant des flammes, à gueule que veux-tu? Je parierais bien que tous vos messieurs ensemble n'ont jamais rencontré pareil dragon. Mais, camarade, que pourrait-on encore bien vous demander?

— Eh bien, peut-être le nom des étoiles, leur nombre et leur grosseur, leur...

— Ha! saurez-vous leur conter, à vos messieurs savants, l'his-



« ... TANTÔT COMPOSANT DES VERS PROVENÇAUX... » (p. 12).

toire de Jean de Milan et de la belle Maguelonne? (1) Jean de Milan et la Poussinière avaient été invités à la noce de la belle Maguelonne. La Poussinière partit la première et prit le chemin haut. Jean de Milan, qui s'était attardé, voulut la rejoindre par le raccourci; et afin de l'arrêter, il lui envoya, à toute volée, son bâton.

(1) Noms que les paysans, en Camargue, donnent à diverses constellations.

— Que nous appelons le Baudrier d'Orion, acheva Mistral. Mais je ne crois pas qu'on me demande l'histoire de Jean de Milan, hélas! »

Conquis par la bonne humeur et la gentillesse de Frédéric, les maraîchers décidèrent tout d'une voix de prolonger leur séjour à Nîmes jusqu'au lendemain pour attendre le résultat de l'examen et fêter avec Mistral le succès que tous lui souhaitaient.

Ce fut le cœur battant que notre héros se présenta, le lendemain, devant le jury d'examen : cinq professeurs en robe jaune et toquet carré, portant sur l'épaule l'écharpe d'hermine, signe distinctif de la faculté des lettres. Celui qui présidait était M. Saint-René-Taillandier qui, plus tard, devint chef de la pléiade des écrivains provençaux. Mais il ne se doutait pas alors que parmi les candidats troublés qui subissaient les redoutables épreuves, se trouvait précisément le poète dont le chef-d'œuvre deviendrait la plus célèbre pièce du « félibrige » (1). Tout intimidé, Mistral fut appelé à son tour pour affronter les questions de ces doctes personnages. Bien que l'entretien ne roulât ni sur la Tarasque, ni sur les aventures de la belle Maguelonne, il fut reçu et quitta l'hôtel de ville, tout rayonnant, et « comme porté par les anges! » écrivait-il dans l'excès de sa joie.

Quand les braves maraîchers le virent revenir, sifflotant à perdre haleine et le visage épanoui, tous s'écrièrent d'une seule voix :

« Il a passé! »

Et de le féliciter, et de l'embrasser.

« Ça, ça, dit le Remontrant tout joyeux, nous sommes contents pour vous, mon camarade! Holà! tous, un tour de farandole en l'honneur de notre Maillanais! »

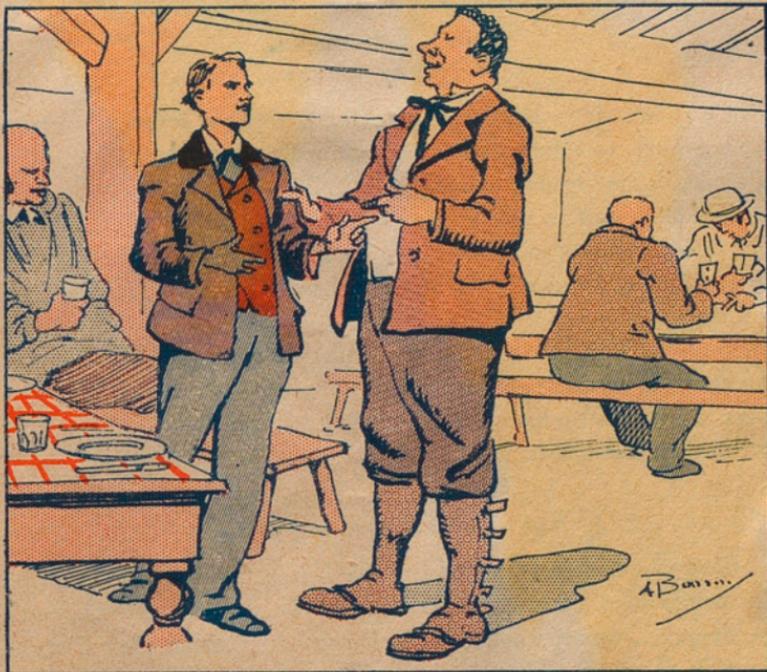
Et dans la cour du « Petit Saint-Jean », chants de s'élever et farandole de tourner pour fêter le succès de Frédéric Mistral.

(1) Œuvre des poètes provençaux.

IV. — L'oncle Benoni.

Diplôme en poche, notre jeune bachelier s'en revint tout heureux au mas où il fut reçu à bras ouverts.

« Et maintenant, mon Frédéric, que vas-tu faire? » demanda



« ET VOUS, CAMARADE, ÊTES-VOUS AUSSI VENU POUR
LE MARCHÉ? » (p. 13).

maître François qui, à près de quatre-vingts ans, était encore ferme et droit comme un peuplier.

— J'y ai bien réfléchi, père. Quel métier plus beau que le vôtre?... Si vous le permettez, je reprendrai la ferme sous votre commandement. Et tout en surveillant la moisson ou la cueillette

des olives, j'écrirai, s'il plaît à Dieu, le poème de la Provence, comme je le porte en mon cœur depuis tant d'années.

— Quel nom lui donneras-tu? demanda le père, posant fièrement la main sur l'épaule du futur écrivain.

— Je le nommerai *Mireille*, en souvenir de grand-mère Nanounet et du refrain que toujours elle chantait :

C'est la belle Mireille,
Mireille, mes amours...

Ce poème de la Provence que Mistral rêvait d'écrire à la gloire de son pays, ne s'écrivait-il pas, chant après chant, dans les travaux du mas, à mesure que tournaient les saisons?

Tantôt c'était la moisson, et sous la direction du « capoulié », les moissonneurs s'en allaient par équipes de trois, coupant le blé à la faucille, les doigts de la main gauche protégés par des étuis de roseau.

Tantôt c'était la cueillette des feuilles de mûrier, que les magnanarelles (1) apportaient par fraîches brassées sur les clayons des vers à soie. Tandis qu'elles empilaient branches et feuillages, Mistral en écoutant leur gai babil composait les vers de sa chanson :

Chantez, chantez, magnanarelles,
Car la cueillette aime les chants...

Quelques semaines plus tard, armées de petits balais de bruyère, les jeunes filles battaient en cadence les bassines d'eau chaude où se déroulait, ambré comme le miel et plus fin qu'un cheveu d'enfant, le fil soyeux échappé des cocons qu'on dévidait au bruit des chansons.

Et de nouveau les chants s'élevaient, autour du pressoir à huile dans lequel s'écrasaient les olives. Puis c'était Noël, et la cérémonie de la bûche, comme autrefois, arrosée de vin cuit.

Parfois, l'oncle Bénoni s'en venait au mas en séjour. Tout autant

(1) « Magnanarelles » : jeunes filles qui prennent soin des vers à soie, appelés en Camargue *magnans*. Les salles où ils sont soignés se nomment *magnaneries*.

qu'autrefois, il était inépuisable en histoires. Et Frédéric, quittant le bureau où il travaillait (combien maître François était fier des « écritures » de son fils!) se plaisait à faire causer l'intarissable conteur.

« Ah Frédéric! je vais t'en dire une fameuse, mon camarade! Tu pourras la coucher dans ton livre, si le cœur t'en dit. Tel que



DIPLÔME EN POCHE, NOTRE JEUNE BACHELIER S'EN REVIENT HEUREUX (p. 19).

tu me vois, moi Bénoni, figure-toi que je fus convoqué l'autre jour pour exorciser une légion de fantômes!

— Des fantômes, oncle Bénoni! ConteZ-nous donc cela. »

Et tous de tirer leur chaise autour du foyer. Délaïde posait sur la table une assiette de figues et de raisins secs. L'oncle allumait sa pipe, puis reprenait d'un ton malicieux :

« Cela se passait à Maillane, en plein Maillane, les gars! Dans la maison de Claudillon, Claudillon que ton grand-père Etienne connaissait bien. Or donc, Claudillon s'étant laissé mourir, la mai-

son fut prise à bail par de braves gens qui s'y installèrent quelques semaines après sa mort. Mais au bout de trois jours, pécaïre! de déclarer à qui voulait entendre que la maison était hantée.

— Hantée, la maison de Claudillon?

— Elle-même. Toutes les nuits, c'était dans le grenier un vacarme, mais un vacarme! un fracas de papiers froissés, eût-on dit, comme si une armée d'écrivailleurs eussent éparpillé une cargaison de papier dans toute la maison. Sitôt que les locataires entraient dans le grenier, chandelle au poing, tout se taisait : c'était un silence à entendre voler une mouche. Et de papiers, pas plus que sur ma main... Mais sitôt qu'ils avaient le dos tourné, pfff... papiers d'entrer en danse, et vacarme de redoubler.

— C'est alors, oncle Bénoni, que l'on vint vous trouver?

— Patience, garçon! Les locataires, ayant vainement tenté d'éclaircir ce mystère et lassés de ne point dormir, déclarèrent la maison hantée et furent s'installer ailleurs, sans demander leur reste. Et tout Maillane de s'épouvanter. Il n'était bruit que de fantômes et de revenants. On n'en dormait plus la nuit. Quelques Maillanais, plus braves que les autres, s'offrirent pour passer une soirée dans la maison, afin de se rendre compte.

— Et que virent-ils?

— Pécaïre! Justement ils ne virent rien du tout, puisque à la moindre lueur de chandelle tout rentrait dans le silence. Mais ils entendirent, oh! dans l'obscurité, ils entendirent tant de froissements et de chuchotements que les cheveux leur en dressaient sur la tête. Et ils déclarèrent que, pour remuer tant de paperasses, les revenants étaient certainement des fantômes de notaires... C'est alors que je me proposai pour aller, à mon tour, voir ce qui en était.

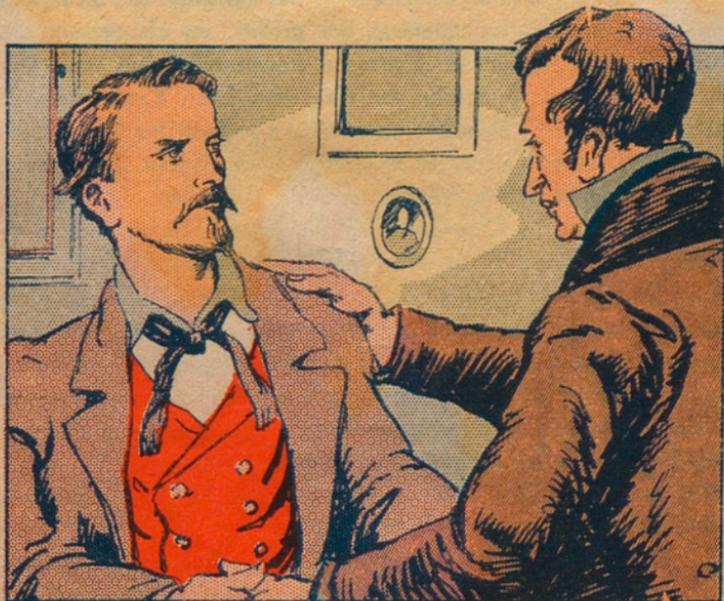
— Avez-vous découvert les notaires, oncle Bénoni?

— Si je les ai découverts, mon fils! J'inventai de garder ma lanterne allumée, mais en la recouvrant d'un pan de mon manteau; en sorte que, au premier froissement, hop! je découvre la lumière; et que voit-on? une troupe de rats qui galopait en désordre sur un

tapis de feuilles sèches accumulées dans la soupenle... C'étaient là les fantômes des notaires! Quelques sous de mort aux rats nous ont débarrassés à jamais des revenants, et tout Maillane en rit encore! »

Un immense éclat de rire fit le tour de l'assemblée.

« Mais sais-tu, Frédéric? (et l'oncle Bénoni vidait sa pipe en



« JE LE NOMMERAI « MIREILLE » EN SOUVENIR DE GRAND-MÈRE »
(p. 20).

la tapotant à petits coups sur la semelle de son soulier). Assez de sornettes comme cela. Puisque te voilà revenu au pays, et que tu parles de t'en aller dans peu de mois à Paris pour montrer à tous ces Parisiens ce que c'est que les belles chansons de notre Provence, avant de nous quitter, il faut que je te fasse un peu connaître les beautés de notre pays. Maillane est bien joli, je ne dis pas; mais

ce n'est pas toute la Provence... Que dirais-tu d'un pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer? Ou d'une excursion dans les Alpilles? »

Et l'on organisait le pèlerinage, ou l'excursion.

Le voyage aux Saintes-Maries-de-la-Mer s'organisait par caravanes. Les voisins se réunissaient en bandes, les hommes à cheval, les femmes et les enfants entassés dans des carrioles, et l'on partait bien avant le jour, au tintement des grelots, au claquement des fouets. Car les rouliers de Provence étaient renommés pour leur adresse à jouer de la mèche de leur fouet. L'un d'eux mouchait une chandelle sans l'éteindre; un autre débouchait une bouteille de vin sans la faire tomber, et un troisième se vantait de pouvoir, d'un seul coup de fouet, déferer un mulet des quatre pieds!

En traversant la Camargue, on rencontrait des troupeaux de chevaux et de taureaux surveillés par des « gardians », trident en main : les meilleurs cavaliers de France, disait-on. Parfois, la pluie surprenait la caravane au milieu des longues plaines marécageuses; alors, charrettes de s'embourber, attelages de s'essouffler, et il fallait que chacun mît pied à terre et pataugeât sur les routes noyées d'eau.

Mais tous ces désagréments étaient oubliés quand apparaissait, profilée sur le ciel et découpant sa fière silhouette sur la plage luisante du reflux, l'église romane et fortifiée des Saintes-Maries-de-la-Mer.

Le retour se faisait aux lanternes; parfois, faisant un détour, on passait par Aigues-Mortes, l'antique cité endormie dans ses remparts et qui rêve peut-être encore de Saint Louis et de l'armée française partant pour la croisade.

Pour ce qui est des Alpilles, on ne s'embarrassait ni de charrettes, ni de compagnie féminine. Il fallait de bons marcheurs, endurcis à la fatigue, qui portaient, sac au dos, pour escalader les pentes du mont Ventoux sans craindre de tomber dans quelque précipice. Car le mont Ventoux possède ses précipices! Mistral faillit même faire connaissance avec eux, d'un peu plus près qu'il ne l'eût souhaité. Il s'était attardé sur le sommet du Ventoux avec

son camarade Aubanel, autre écrivain provençal, et se laissant surprendre par la brume, ils manquèrent le bon chemin. Tous deux s'engagèrent dans une gorge où ils se trouvèrent bientôt égarés, le long d'une paroi rocheuse et lisse qui descendait à pic vers le torrent. Point d'autre parti à prendre que de jeter les sacs en bas et de se laisser couler tant bien que mal à leur suite, sur la falaise, par glissades successives, se cramponnant à quelque touffe de lavande ou de buis. Bien que brève, la descente leur sembla interminable... Mais, lorsqu'au péril de leur vie ils prirent pied dans le fond du ravin, ce fut pour tomber dans les bras de deux gendarmes qui avaient surveillé l'escapade d'un air soupçonneux, prenant nos deux héros pour des braconniers! Il s'en fallut de peu que l'escalade du mont Ventoux ne se terminât, ce jour-là, dans les cachots de la prison municipale...

V. — « Mireille ».

Ce fut en 1856, le jour de la fête de Maillane, que Mistral reçut au mas la visite d'un poète parisien nommé Adolphe Dumas. Celui-ci était envoyé par le ministre de l'instruction publique et chargé de recueillir les chants populaires provençaux.

Il ne pouvait évidemment mieux s'adresser que chez Mistral! Quand celui-ci eut récité force chansons et poèmes du temps jadis, il lui dit :

« Je connais bien encore un autre chant, monsieur Dumas, s'il vous plaît de l'entendre. »

Et il lui récita l'aubade de *Magali*, qu'il venait d'écrire pour le poème de *Mireille*.

« Voilà bien la plus jolie perle du collier! s'écria Dumas enthousiasmé. Où donc avez-vous pêché cela? »

Mistral se mit à rire et lui parla de son grand ouvrage, dont il lui lut quelques fragments. Dumas, conquis par la fraîche et large beauté du poème, engagea vivement le jeune homme à venir à Paris et lui promit de l'introduire dans le cercle des écrivains de l'époque :

Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Alexandre Dumas, Barbey d'Aurevilly.

Au mois d'août de la même année, Frédéric Mistral se décida à suivre ce conseil et partit pour Paris avec un ami. Il se rendit chez Adolphe Dumas, qui n'avait pas oublié Maillane et le poème de la Provence.

« Eh bien, cette *Mireille!* est-elle achevée?

— En voici le manuscrit.

— Voyons donc : lisez-m'en un chant? »

Après le premier chant, il réclama le second, puis le troisième..., et demanda à Mistral de revenir le lendemain pour achever la lecture de l'ouvrage.

Ce même jour, Adolphe Dumas écrivit dans la *Gazette de France* un article enthousiaste, où il saluait en Frédéric Mistral « le Virgile de la Provence ». Il se chargea aussi de conduire le jeune homme chez Lamartine, alors âgé et au comble de la gloire.

L'illustre poète reçut Mistral avec une bonté, un intérêt qui émurent profondément le jeune homme. Aussi ce fut à Lamartine que Mistral envoya le premier exemplaire de *Mireille*, lorsque son ouvrage sortit des presses. Lamartine fut tellement frappé de sa beauté, qu'il lui consacra tout un « Entretien » de son célèbre *Cours de littérature* : le jeune écrivain, hier encore inconnu, se trouva célèbre d'un jour à l'autre. Aussi conserva-t-il toute sa vie à Lamartine une chaleureuse reconnaissance, et lorsque mourut le grand poète de la France, il écrivit en son honneur un poème plein de respect et d'admiration.

Mais la gloire naissante ne lui avait point tourné la tête. Après quelques jours passés à Paris, notre héros s'en retourna en Provence surveiller l'édition de *Mireille* qui fut éditée par un libraire d'Avignon. Il reprit son existence de paysan et d'écrivain, sans se laisser attirer par l'attrait de la grande ville, aimant toujours plus son beau pays de lumière. Et c'est à l'œuvre du félibrige provençal qu'il consacra toute sa tendresse de fils comme tout son talent de poète.



ILS TOMBÈRENT DANS LES BRAS DE DEUX GENDARMES (p. 25).

L'ŒUF DE CHRISTOPHE COLOMB

Le 15 mars 1493, Christophe Colomb rentrait en Espagne après avoir découvert l'Amérique. On devine avec quel enthousiasme il fut reçu. Au son des cloches, les magistrats, suivis de tous les habitants, étaient venus recevoir Christophe Colomb sur le rivage. Ferdinand et Isabelle l'attendaient assis sur leur trône et, lorsque parut l'illustre navigateur, tous deux se levèrent pour l'accueillir. Après des honneurs aussi éclatants, Christophe Colomb aurait pu se croire à l'abri de la médisance et de la calomnie. Il n'en fut rien.

« Tout son génie, disait l'un, ne fut qu'une longue et banale patience. » « Le Nouveau Monde, ajoutait l'autre, est pour ainsi dire venu à lui. »

Tous ces méchants propos ne se glissaient pas seulement à l'oreille, ils circulaient hardiment. C'est ainsi qu'un jour, à la table d'un grand d'Espagne, des détracteurs de Christophe Colomb ne se gênèrent pas pour se moquer d'une découverte qui n'avait pas exigé de bien grands efforts. Justement, l'illustre navigateur se trouvait parmi les invités. Il se garda bien de prendre part à la discussion. Seulement, une fois les critiques achevées, Christophe Colomb demanda qu'on voulût bien lui apporter un œuf. Puis, s'adressant à ceux des convives qui avaient plaisanté sur sa découverte, il leur dit : « Qui de vous, messieurs, se sent capable de faire tenir cet œuf debout sur une de ses extrémités ? » Et il fait passer l'œuf de main en main, autour de la table. Aucun des convives ne fut capable de résoudre le problème. Alors Christophe Colomb prit l'œuf, le frappa légèrement sur son assiette, et l'œuf resta en équilibre. Chacun de s'écrier : « Ce n'était pas difficile. — Sans doute, répliqua Colomb en souriant, mais *il fallait y penser.* »

« L'œuf de Christophe Colomb » a passé en proverbe et il y est fait allusion à propos d'une chose qu'on n'a pas pu faire et que l'on trouve facile après coup.

Pour paraître le 21 septembre 1939

N° 719. — **Contes du Nivernais.**